

## Le miroir de Jason : la Grèce ambiguë des écrivains bourguignons au XVe siècle

Estelle Doudet

---

### Citer ce document / Cite this document :

Doudet Estelle. Le miroir de Jason : la Grèce ambiguë des écrivains bourguignons au XVe siècle. In: La Grèce antique sous le regard du Moyen Âge occidental. Actes du 15ème colloque de la Villa Kérylos à Beaulieu-sur-Mer les 8 & 9 octobre 2004. Paris : Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, 2005. pp. 175-193. (Cahiers de la Villa Kérylos, 16);

[https://www.persee.fr/doc/keryl\\_1275-6229\\_2005\\_act\\_16\\_1\\_1112](https://www.persee.fr/doc/keryl_1275-6229_2005_act_16_1_1112)

---

Fichier pdf généré le 04/05/2018

## LE MIROIR DE JASON : LA GRÈCE AMBIGUË DES ÉCRIVAINS BOURGUIGNONS AU XV<sup>e</sup> SIÈCLE

*Ce nous ont nostre livre apris  
Qu'an Grece ot de chevalerie  
Le premier los et de clergie.  
Puis vint chevalerie a Rome  
Et de la clergie la some,  
Qui or est an France venue.*  
Chrétien de Troyes, *Cligès*<sup>1</sup>.

*Console-toi : la Grèce est libre,  
Entre les bourreaux, les mourants,  
L'Europe a remis l'équilibre :  
Console-toi : plus de tyrans !  
La France combat : le sort change,  
Souffre que sa main qui vous venge  
Du moins te dérobe en échange  
Une feuille de ton laurier.  
Grèce de Byron et d'Homère,  
Toi, notre sœur, toi, notre mère,  
Chantez ! si votre voix amère  
Ne s'est pas éteinte à crier.*

Victor Hugo, « Navarin », *Les Orientales*<sup>2</sup>.

Origine de la civilisation occidentale antique, symbole de déchéance dans sa modernité, la Grèce, de Chrétien de Troyes à Victor Hugo, a longtemps incarné en France un double modèle : elle est l'espace dont tout vient, grâce au mouvement de la *translatio imperii et studii* revendiqué par le Moyen Âge ; elle est aussi le rêve d'une reconquête, culturelle et religieuse, contre les puissances orientales. La Grèce, révérencée et martyre, mystérieuse et familière, fait naître l'idée d'un aller-retour des civilisations.

1. Chrétien de Troyes, *Cligès*, A. Micha éd., Paris, 1982, v. 28-33.

2. Victor Hugo, *Les Orientales*, F. Laurent éd., Paris, 2000, p. 91.

Les XIV<sup>e</sup> et XV<sup>e</sup> siècles en France sont dominés par le modèle de la Grèce antique, hérité de la *translatio* du Moyen Âge classique. Fantasmés plus que connus, les personnages historiques ou mythologiques grecs participent à la constitution de la culture nationale. Ils valorisent les savants, offrent un miroir flatteur aux gouvernants et plaisent au public noble et bourgeois. En 1453, une nouvelle bouleverse l'Occident : Byzance tombe sous les coups de l'empire ottoman, signant la fin du millénaire empire romain d'Orient. Désormais, aux souvenirs glorieux de l'Antiquité se substitue l'urgence de l'événement : il ne s'agit plus, dit Jean Molinet dans sa *Complainte de Grèce* en 1464, de « s'amuser à des lectures anciennes », mais de « jeter son regard au miroir du monde présent »<sup>3</sup>.

Il est un espace où cette théorie de deux *translationes*, culturelle (de la Grèce antique vers la France), politique et militaire (de la France moderne vers la Grèce), s'enracine et se développe particulièrement : la Bourgogne des ducs de Valois. En 1396, le jeune Jean de Nevers, futur Jean sans Peur, participe au désastre de Nicopolis<sup>4</sup>. Cette cinglante défaite appelle à la vengeance. Terre d'origine, la Grèce est aussi terre de mission, nouvelle Palestine où se joue le sort du monde chrétien. Le mariage de Philippe le Bon avec Isabelle de Portugal, dont la famille est traditionnellement impliquée en Orient, renforce cette politique. Les ambassades se succèdent. En 1429, Guillebert de Lannoy est chargé d'une mission de contact ; en 1432, Bertrandon de la Brogne part à son tour. Une force navale, susceptible de rejoindre la Méditerranée à partir des ports flamands, se prépare en 1444, s'arme de 1446 à 1449<sup>5</sup>. Ces projets guerriers, cette activité diplomatique intense sont reçus avec faveur à la cour impériale, où le Bourguignon apparaît comme un allié qu'il faut séduire et convaincre. Les ambassadeurs byzantins offrent à Philippe le Bon, par manière d'hommage, des titres séduisants comme « grand duc », traduction approximative de *mégaduc*, général de la flotte byzantine. George Chastelain, historien officiel du duché en 1455, perçoit immédiatement l'intérêt symbolique de

3. Jean Molinet, *La Complainte de Grece, Les Faictz et Dictz*, N. Dupire éd., Paris, 1936, I, p. 9-26.

4. Sur le « voyage de Hongrie » et ses répercussions en Europe, voir N. Housley, *The Later Crusades, 1274-1580*, Oxford, 1992.

5. Cf. H. Müller, *Kreuzzugspläne und Kreuzzugspolitik des Herzogs Philipp des Guten von Burgund*, Göttingen, 1993 ; J. Paviot, *La politique navale des ducs de Bourgogne, 1384-1482*, Lille, 1995, p. 105-151.

cette alliance. Dans un chapitre célèbre de sa *Chronique*, il reprend ce surnom nouveau :

« Les regions loingtaines du monde et les sarrassines voix le clamoient le grand duc du Ponant... » (*Chronique* II, 150)<sup>6</sup>.

Chastelain, s'inspirant de l'idée que la meilleure des flatteries est celle qui vient de l'adversaire, donne au titre une origine « sarrazine » : ce sont les ennemis des chrétiens, et non l'allié grec, qui résumait dans le duc la puissance de l'Occident. La *translatio imperii* est achevée, au bénéfice de la Bourgogne. Philippe incarne la souveraineté européenne, puisée de la Grèce, rayonnante jusqu'aux Infidèles. Les gouvernants bourguignons seront séduits par ce surnom. Charles le Téméraire l'impose dans le traité de Péronne en 1469 et l'utilise dans nombre de ses textes officiels<sup>7</sup>. Les Rhétoriciens postérieurs le diffusent. Jean Molinet en pare le duc Charles dans ses *Chroniques*<sup>8</sup>, Jean Lemaire de Belges l'utilise encore en 1507, avant qu'il ne soit remplacé par le titre Habsbourg d'archiduc<sup>9</sup>.

L'idée de la double *translatio*, qui fait de la Grèce antique une terre d'origine à reconquérir par des héros bourguignons modernes, soutient l'écriture politique du duché pendant une quarantaine d'années, de 1430 à 1470. Elle n'est pourtant pas une thématique que tous les écrivains exploitent. Ce faisant, elle permet au critique de distinguer nettement divers types d'agents culturels actifs à la Cour : certains sont en charge de la gloire ducale et utilisent l'Antiquité dans un constant parallèle avec le contemporain ; d'autres édifient son identité culturelle, en romançant et adaptant des histoires ou des personnages.

La reconquête de la Chrétienté à travers la Grèce moderne est un thème à la charge des spécialistes de l'éloge du prince, les Rhétoriciens : Chastelain, Molinet, Lemaire de Belges répondent à cet

6. George Chastelain, *Œuvres*, J. Kervyn de Lettenhove éd., Bruxelles, F. Heussner, 1863-1866, 8 vol. ; réimpression Slatkine, Genève, 1971, 4 vol. (même pagination).

7. W. Paravicini, *Karl der Kühne, das Ende des Hauses Burgund*, Göttingen-Zürich-Francfort-sur-le-Main, 1976 ; A. Leguai, « Charles le Téméraire et l'histoire », Publication du Centre européen d'Études bourguignonnes XXI, 1981, p. 47-53.

8. Jean Molinet, *Chroniques*, G. Doutrepoint et O. Jodogne éd., Bruxelles, Académie royale de Belgique, 1935-1937, 2 vol., t. II, p. 591.

9. La permanence d'un tel surnom chez les historiens modernes souligne l'indéniable réussite de Chastelain. Joseph Calmette entérine le surnom comme s'il était officiel, dans son ouvrage *Les Grands Ducs de Bourgogne*, Paris, Albin Michel, 1949. Cf. P. Bonenfant, « L'origine des surnoms de Philippe le Bon », *Annales de Bourgogne* XVI, 1944, p. 100-103.

impératif en glorifiant, par leurs écrits, la politique bourguignonne. La propagande en faveur de la Croisade se lie, sous leurs plumes, aux souvenirs de l'héritage grec antique, deux sources éprouvées qui permettent un discours efficace. L'idée que la Bourgogne, nouvelle Grèce, part sauver sa mère, est heureusement exploitée comme le signe d'une (re)naissance culturelle dont ces écrivains officiels seraient les principaux organes. En 1464, Jean Molinet, qui débute sa carrière poétique à la Cour, comprend vite l'intérêt pour sa future carrière d'un thème grec qui a la faveur du prince. *La Complainte de Grèce*, sa première œuvre curiale, est un texte allégorique ambitieux mettant en scène la figure malmenée de Grèce qui appelle ses sœurs occidentales, France et Angleterre, à sa rescousse :

« La tierce roïne, qui loingtaine des aultres se tenoit, sembloit bien avoir esté de haulte auctorité jadis, car elle portoit les sept ars liberaux en la brodure de sa manche, escripz de lettres grecques qui devoient comment elle a esté la mere de philozophie, la nourrice de toutes les sciences, celle qui autrefois par sa force avoit assailly le tres hault Yllion, enflambé la tres noble cité troyenne et depuis soubmis tout le monde a son sceptre, et maintenant, en ses vieux jours, estoit la plus ravalée de toutes, comme desolee en partie et faicte serve a ung tres horrible dragon ayant sept testes abhominables, qui tout forsené, sifflant autour elle, beant la gheulle pour l'engloutir, le avoit envenimee de plusieurs membres et ravy de son chief, a force de greux, sa tres noble couronne imperialle : dont moy veant si excelse roïne, en sy ruineux estat flagellee, prins congnaissance du mystere et conceuz tantost que c'estoit la povre Gresse oppressee des Turcz infidelles, laquelle toute plongiee en lermes, gemissoit dolloureusement et par les airs espandoit piteuses lamentacions... » (p. 10-11).

Les plaintes de l'allégorie, sa robe en lambeaux où l'on perçoit encore les symboles des sept arts, offrent la synthèse textuelle du personnage d'Église appelant à la Croisade lors du Banquet du Faisan, et de la France déchirée du *Quadriloge Invectif* d'Alain Chartier<sup>10</sup>. Superposant ces intertextes, Molinet fait de Grèce à la fois la mère de l'Occident, et en particulier de la Bourgogne, et l'incarnation de la Chrétienté menacée par le diabolique dragon, que seul un animal christique et solaire pourra vaincre. Ni la terre des lys, ni les rois d'Albion n'acceptent de se porter à son secours.

10. Sur la *Complainte de Grece* et la position de Jean Molinet face à la Croisade, voir J. Devaux, *Jean Molinet, indiciaire bourguignon*, Paris, 1996, p. 581-591 ; et son article « Le Saint voyage de Turquie : croisade et propagande à la cour de Philippe le Bon (1463-1464) », dans « *A l'heure encore de mon escrire* » : aspects de la littérature de Bourgogne sous Philippe le Bon et Charles le Téméraire, études rassemblées et présentées par Cl. Thiry, Louvain-la-Neuve, Les Lettres romanes, hors-série, 1997, p. 53-70.

Épuisées par les guerres, France et Angleterre admettent que la *translatio* des valeurs antiques les a désertées au profit d'un ultime lieu, la Bourgogne. C'est donc le lion bourguignon qui affrontera le serpent ture. Au symbolisme chrétien évident, Molinet ajoute une structuration spéculaire de son texte. L'*Ubi Sunt* traditionnel des héros antiques se retourne en chant de louange lorsqu'il trouve sa réponse dans le présent.

« Grèce :  
 Ou sont les bras de mon filz Achilles  
 Et de Hercules qui les cieulx a tenus ?  
 Ou sont les artz du saige Empedocles  
 Et d'Ulixes et d'Aristotles ?  
 Suscitez les, Juno, Pallas, Venus,  
 Vieng, Neptunus, amaine Vulcanus,  
 Mars et Nothus pour venger mon esclande :  
 N'oubliez pas mon enfant Alexandre » (p. 15).

« Grèce :  
 Ô prince bien euré en terre [Philippe le Bon], (...) tu as la proesse de Hector, les armures de Polipidés, le conseil de Ulixés, la force de Achilles et l'assistance de tous tes Picars, qui vallent bien ces Mirmidons, Vieng donques, o l'espoir de mon cueur, la plaisance de mes yeux, vieng donques, il est heure et ne tarde plus » (p. 25).

Les allusions appuyées à la flotte armée et au nouvel Alexandre qui conduira la croisade se résolvent dans un appel direct de la Grèce à Philippe. L'Antiquité sort des livres pour s'incarner dans la modernité bourguignonne : les Picards valent les Mirmidons et appellent un Homère qui ne sera autre que le Rhétoricien. La reconquête de la Grèce n'est pas seulement une *restauratio* de son Antiquité, mais la possibilité d'affirmer, à partir d'elle, un espace culturel autonome, la Bourgogne.

Le thème de la Croisade n'est jamais séparé des souvenirs antiques : la Grèce byzantine n'existe pas chez les Rhétoriciens. Homère assurant la gloire de leur maître<sup>11</sup>, lui même « second Hector et derrain Alexandre » (Chastelain, refrain de la ballade du *Lion Rampant*<sup>12</sup>), ils se servent de l'imaginaire grec traditionnel diffusé par le Moyen Âge pour magnifier leur propre écriture. C'est ainsi que l'appel à la Croisade leur permet d'assumer une position prophétique. Chez Molinet, c'est Angleterre qui rappelle la pro-

11. Jean Molinet, *ed. cit.* (n. 8), II, « Autre Prologue », p. 593.

12. George Chastelain, *Le Lion Rampant*, H. Kondo éd., « Le "lion rampant" et "l'universelle araigne" », *Revue des Amis de Ronsard* VII, 1994, p. 1-28.

phétie de Merlin, *succedet leo justiciae...* (*Complainte de Grece, op. cit.*, p. 21) :

« Le lyon de justice succedera, a la voix duquel et de son isle les tours gallicanes et les dragons trambleront : en ses jours sera extorqué l'or du lis et de l'ortie et degouttera des ongles des mugissans. »<sup>13</sup>

L'allégorie prend soin d'éclaircir ces références obscures : le lion de justice ne peut être que Philippe le Bon, fort de son serment lillois de 1454 (« isle »), qui tirera sa force de France et de Picardie (lys et ortie), soutenu par la puissance financière des villes flamandes (« les mugissans »)<sup>14</sup>. La démonstration s'enrichit d'autres références, telles les prophéties de Daniel, pour assurer le succès du projet ducal — et la réussite du Rhétoricien.

Fils d'Aristote et de Merlin, clercs et prophètes, les écrivains politiques bourguignons n'innovent pas face à la Croisade vers Byzance. Ils utilisent au contraire toutes les facettes d'un imaginaire médiéval hérité pour assurer leur propre *auctoritas*.

L'efficacité rhétorique de cette écriture ne doit pas masquer son échec politique. Malgré les efforts de Philippe, la Croisade est un projet mort-né<sup>15</sup>. Le peuple de Bourgogne ne s'enflamme pas au secours de la Grèce. L'idée touche peu l'administration : la population renâcle à voir son duc s'éloigner et redoute un autre Nicopolis : l'aristocratie boude ces idées chimériques. Les Rhétoriciens eux-mêmes savent que la conviction de leurs textes n'a pas gagné les cœurs. Chastelain se sert de cet échec pour renforcer l'idée d'un Philippe seul à l'écoute de la voix de Dieu<sup>16</sup>. La stratégie est habile, mais ne cache pas que l'imaginaire grec et l'idée de la *translatio* à rebours soient en fait moins répandus en Bourgogne qu'on ne l'a cru. Malgré la présence des ambassadeurs et la volonté des ducs, la Grèce byzantine demeure un *pré-texte*, un fantasme culturel plus qu'un but politique. Pays où l'on n'arrive jamais, la Grèce est surtout un mythe des origines. Mais cette fondation elle-même n'est pas sans poser problème.

La Grèce antique est l'un des fondements de la culture médiévale occidentale. Les contacts avec Byzance renforcent la présence imaginaire de l'Antiquité dans la Bourgogne du xv<sup>e</sup> siècle et

13. Le procédé est probablement emprunté à Chastelain, dont Molinet connaissait la *Chronique*, pour avoir travaillé à ses côtés.

14. E. Faral, *La Légende arthurienne*, première partie : *les plus anciens textes*, Paris, 1929, III, p. 192-193 et 202.

15. La flotte du Bâtard Antoine, partie en mars 1464 de l'Écluse, ne dépasse pas Saint-Jacques-de-Compostelle et revient en Flandre l'année suivante.

16. George Chastelain, *Chronique, éd. cit.* (n. 6), t. IV, p. 452-461, et t. V, p. 60-65.

ajoutent une urgence contemporaine à un héritage médiéval solidement ancré : celui des fantasmes d'une Antiquité indistincte et héroïsée, où les légendes et mythes grecs jouent un rôle majeur. Or l'État bourguignon est en guerre, diplomatique comme culturelle, contre son royaume d'origine, la France. Il faut donc se servir de l'idée de la *translatio* pour affirmer l'autonomie du duché. Les princes bourguignons ne veulent pas être des Grecs comme les autres.

L'intérêt pour l'Antiquité et ses modèles croît chez les dirigeants à mesure que la Bourgogne affirme son indépendance politique. L'évolution de leur bibliothèque semble témoigner d'une volonté d'autonomie autant que d'une mode culturelle alors prédominante en Europe. Seuls quelques manuscrits des 248 livres qui forment la bibliothèque de Jean Sans Peur ont un sujet troyen ou grec. A la mort de son fils, 17 manuscrits rappellent les mythes antiques de Troie ou d'Athènes, et une vingtaine d'autres narrent les aventures de personnages grecs antiques. Parmi eux, des compilations commandées par Philippe, des ouvrages de Raoul Lefèvre, des mises en prose de Jean Wauquelin, des travaux de traduction plus ou moins savants<sup>17</sup>.

Le pouvoir manifeste aussi son intérêt par des gestes symboliques d'importance, comme la création de l'ordre de la Toison d'Or en 1430. Il s'agit d'une concurrence avouée avec les ordres de chevalerie français. La Bourgogne s'offre une mythologie propre, à l'heure où Philippe rêve déjà d'une croisade vers Byzance. Le patronage de l'ordre par le héros mythologique Jason exprime la conjonction de plusieurs exigences de la part du jeune duc : un symbolisme maritime, reflétant le projet de la future expédition ; un ancrage oriental, répondant au même souci ; une volonté d'originalité dans le choix du personnage. Et il est vrai que ce choix surprend les contemporains. Comme l'a montré Danielle Quéruel<sup>18</sup>,

17. Cf. M. Cheyns-Condé : « L'épopée troyenne dans la librairie ducale bourguignonne au XV<sup>e</sup> siècle », dans *Rencontres de Middelbourg et Bergen-op-zoom : Les sources littéraires et leurs publics dans l'espace bourguignon (XIV<sup>e</sup>-XVI<sup>e</sup> s.)* (Publication du Centre européen d'Études bourguignonnes, 31), 1991, p. 37-45. Elle constate que de façon générale « Hector, Hercule, Jason, ... l'emportent sur les autres héros antiques tels que César et Alexandre, pourtant hautement appréciés et quantitativement bien représentés dans la bibliothèque ducale ». Les ouvrages de la bibliothèque ducale montrent également que l'influence de l'humanisme renaissant s'ajoute à l'attrait romanesque des légendes. Celui-ci reste largement majoritaire dans les réalisations bourguignonnes.

18. D. Quéruel, « Le personnage de Jason : de la mythologie au roman », dans *Le Banquet du Faisan, 1454 : l'Occident face au défi de l'empire ottoman*, textes réunis par M.-T. Caron et D. Clauzel, Arras, 1997, p. 145-162.

Jason est au Moyen Âge un héros négatif, douteux d'un point de vue moral, infidèle et léger. Des vers célèbres du *Roman de la Rose* en font l'incarnation de la tromperie masculine<sup>19</sup>. Ce n'est qu'au XIV<sup>e</sup> siècle que, sous la plume de moralistes, la figure change. *L'Ovide Moralisé* bouleverse la perspective classique en faisant de Jason une figure christique<sup>20</sup>. Sa lutte contre les forces du mal étant magnifiée, c'est l'épisode de la Colchide et la conquête de la Toison, non la liaison avec Médée, qui sont exploités. Cette transformation radicale du mythe reflète une évolution majeure dans le rapport de l'homme médiéval aux narrations antiques : considérés aux XII<sup>e</sup> et XIII<sup>e</sup> siècles comme des histoires propres à renseigner sur les passions des hommes et à méditer, elles sont prises dans le mouvement d'allégorisation et de moralisation chrétiennes qui traverse la fin du Moyen Âge. Le mythe perd son autonomie pour rentrer dans un système de valeurs qui lui sont étrangères. Il sert de prétexte, abandonne son indépendance narrative pour se mettre au service d'un autre système d'argumentation, soulignant dans le même temps l'indépendance de ce système<sup>21</sup>. La conquête difficile de la Toison devient une image du salut chrétien et de la Croisade sur les rivages turcs. L'allégorisation a surtout le mérite de remplacer une quête par une autre, le Graal par la Toison. Le mythe breton cède à un mythe antique « tout neuf », si l'on peut dire, non utilisé par la tradition francophone et donc déterminable comme spécifiquement bourguignon.

Le choix de Philippe, habile d'un point de vue politique, se porte cependant sur une figure peu assurée par les gloses et sans réelle tradition analogique. Le péril guette dès l'origine la création du mythe. Jean Germain, évêque de Châlons, est le premier à réagir à ce danger. En ajoutant à Jason Gédéon, il n'équilibre pas seulement, selon l'usage médiéval, la mythologie antique par l'enseignement chrétien. Ce geste est une correction. Loin de rassembler les acteurs de la politique culturelle bourguignonne, le mythe fondateur de la Toison fait surgir des fractures idéologiques. Celles-ci s'expriment dans un conflit générationnel, comme l'a montré

19. Jean de Meung, *Roman de la Rose*, A. Strubel, Paris éd., 1992, v. 13200-13242.

20. *Ovide Moralisé*, C. de Boer éd., Amsterdam, 1931, t. III, livre VII, v. 1-2170.

21. M. Gosman, « La matière "classique" dans la littérature française : les métacommentaires auctoriels (XII<sup>e</sup>-XVI<sup>e</sup> s.) », dans *Medieval Antiquity*, A. Welkenhuysen éd., A. Boeck, W. Verbeke, Leuven, 1995, p. 255-276.

Claude Thiry<sup>22</sup>. Les écrivains qui assistent au choix de Jason et aux premiers pas de l'ordre, de 1430 à 1454, expriment généralement leur gêne. Michault Taillevent en est un exemple célèbre : dans son *Songe de la Toison d'Or* en 1430, il narre la magnificence de l'assemblée, évoque l'intertexte antique, mais efface le fondateur mythologique, en le remplaçant, un peu maladroitement, par Gédéon :

« Jason conquist, ce racontent plusieurs  
 La thoison d'or par Medee s'amie  
 Dedens Colchos, mais pour estre plus seurs  
 Tant a Jason on ne s'aresté mie  
 Qu'a Gedeon qui par œuvre saintie  
 Arousé eut son veurre doucement  
 De rousee qui des sains cieulx descent  
 Dont fut depuis dignement celebrée  
 Loenge a Dieu trestout premierement  
 Et aux bons gloire et haulte renommée. »<sup>23</sup>

Georges Chastelain partage les mêmes réticences. De 1455 à 1468, il s'arrange pour ne pas faire apparaître Jason comme comparant de Philippe le Bon dans ses divers discours de louange. Pourtant Chastelain, écrivain officiel et fervent propagandiste du voyage oriental, écrit postérieurement à Taillevent. Jason est à son époque de mieux en mieux intégré à la culture bourguignonne et il serait dangereux de lui dénier toute valeur. Il est impossible à George de refuser totalement la fable où le duc souhaite se mirer, alors que lui-même est le gardien de l'image future de son prince. Aussi, dans la *Chronique*, utilise-t-il tardivement l'Argonaute dans un cadre non bourguignon. A trois reprises, Jason illustre les projets maritimes imposés par Louis XI à Pierre de Brézé. « Ainsi que Peleus, Jason en Colcos... » ; « Ainsi que Jason fut envoyé en Colcos... », « Comme Jason en Colcos... » (*Chronique* IV, p. 227, 296, 356). La comparaison ne sert qu'à flétrir la ruse du roi, qui envoie Brézé vers une reconquête impossible, celle du trône des Lancastre. Jason est donc décalé : il n'est pas le duc de Bourgogne et ses chevaliers en partance pour la Grèce, mais le conseiller de Charles VII

22. Cl. Thiry, « Mythe et politique dans quelques textes littéraires des Pays-Bas bourguignons », dans *Mythe et politique. Actes du Colloque de Liège, 14-16 septembre 1989*, Paris, 1990, p. 261-272.

23. Michault Taillevent, dans *Un poète bourguignon du XV<sup>e</sup> siècle : Michault Taillevent*, édition et étude de R. Deschaux (Publications romanes et françaises, 132), Genève, 1975, p. 82.

en butte aux tâches impossibles assignées par le Pelleüs français. Ici plus de Toison : l'aventure, dangereuse et ridicule, met la Bourgogne en garde face aux manœuvres royales.

La seconde génération d'écrivains, actifs à partir de 1460, adopte au contraire Jason. Le personnage est un fondateur mieux accepté, la Toison a gagné une autorité nouvelle en Europe : de plus, le héros grec se dépouille d'implications politiques, à l'heure où la Croisade s'enlise. Jean Molinet emploie indifféremment Gédéon dans le *Trosne d'honneur* et Jason dans le *Bergier sans solas*, dans la même attitude, la Toison sur la poitrine<sup>24</sup>. Le défenseur de la foi et l'aventurier grec se mêlent efficacement. Les aventures de l'Argonaute en font d'autre part un excellent personnage de roman. C'est l'avis de Raoul Lefèvre, ainsi qu'il le dit dans le prologue de son *Histoire de Jason* vers 1460. L'écrivain souhaite réhabiliter ce personnage encore controversé, et participer ainsi à la politique de son duc, mais plus encore proposer à ce dernier et à la Cour un passe-temps agréable, mêlant aventures amoureuses, faits d'armes, merveilleux, dans une Antiquité de fantaisie. Tel est le programme que propose l'Argonaute lui-même à sa maîtresse :

« Ma dame, dit-il, mon desir s'arreste en deux choses singulieres : l'une a conquerre nom en armes, qui doit estre l'appetit de la vocation de tous nobles cuers, l'autre a obeÿr aux commandemens et plaisances d'Amours qui me lye et oblige a estre vostre... »<sup>25</sup>

La mythologie grecque est une fondation culturelle : le Moyen Âge l'a souvent utilisée comme telle. La tentative bourguignonne est intéressante par son caractère absolu : Philippe le Bon puise dans l'*auctoritas* du mythe un personnage « neuf », retourné du négatif au positif grâce à des moralisations tardives, et érigé comme symbole du duché. Symbole ambigu, entre nouveau et antique, entre bien et mal, entre Grèce civilisée et Orient magique et barbare. Le mythe de fondation, rassembleur par définition, provoque des dissensions graves. Les écrivains bourguignons, qu'ils soient auteurs politiques, moralistes ou romanciers, doivent faire face à un « problème grec », qu'ils se tournent vers la tension de l'aller-retour des *translationes* ou vers le mythe originel de leur duché. Nombre d'entre eux choisissent donc une troisième voie, apparemment moins dangereuse car plus

24. Jean Molinet, *Trosne d'honneur*, éd. cit., p. 54 ; *Begier sans solas*, éd. cit., p. 217. Il est à remarquer que Jean Molinet utilise ces analogies surtout au début de sa carrière poétique.

25. Discours de Jason à Mirro, R. Lefèvre, *L'histoire de Jason*, G. Pinkernell éd., Francfort, 1971, p. 150.

traditionnelle : ils exploitent le maximum d'analogies possibles entre des personnages ou des histoires antiques et des faits bourguignons, pour « une Athènes refaire » comme le dit Jean Robertet à George Chastelain<sup>26</sup>. Cette troisième voie, qui évite sagement les querelles de la Croisade comme la controverse des innovations mythologiques, n'est pas tout à fait exempte de problèmes. Car ce qui peut se perdre dans ces itinéraires littéraires n'est autre que la Grèce elle-même.

La Grèce propose à la Bourgogne des ducs Valois un modèle culturel qui pose plus de problèmes qu'il n'en résout. S'il est vrai que cet espace est l'un des maillons essentiels de l'idéologie de la *translatio* à la fin du Moyen Âge, la présence grecque en Bourgogne repose sur une utilisation spéculaire des textes antiques, miroirs dans lesquels on puise des représentations dont le vrai socle est le contemporain. Les Bourguignons aiment exemplifier la gloire de leur duché en créant des parallèles entre le monde présent et les livres passés. Un vaste système analogique se met alors en place, exploité soit sous forme de comparaisons explicites ponctuelles, soit sous forme d'œuvres de grande ampleur, où la superposition entre le duc et le héros antique, Alexandre ou Hercule, demeure implicite — et évidente.

Cependant les écrivains bourguignons, en explorant ce sentier apparemment battu, rencontrent deux problèmes. Le premier est que l'analogie doit se fonder, pour être efficace, sur un renversement des positions de départ : ce n'est pas Alexandre qui est le modèle, mais le duc de Bourgogne, même si le contraire est affiché. Ce geste permet de conserver l'autonomie du comparé bourguignon, en subordonnant à lui son prédécesseur grec. Il s'inscrit dans l'instrumentalisation de l'héritage antique, simple prétexte qui renforce l'indépendance de la culture moderne. Mais cela implique que la Grèce disparaisse peu à peu derrière des représentations stéréotypées, certaines propres à la Bourgogne, d'autres partagées avec d'autres pays. Le second problème, lié au premier, est que les figures exemplaires privilégiées par les Bourguignons, à bien les considérer, ne se rapportent que peu à la Grèce antique au sens strict. Elles puisent plutôt dans une Antiquité indistincte, essentiellement héroïque et orientalisante.

Le premier problème est particulièrement visible dans les représentations par les écrivains bourguignons de leur propre travail. Il est assez étonnant que les Rhétoriciens, reprenant le

26. *Les Douze Dames de Rhétorique*, D. Cowling éd., Genève, 2002, p. 176.

titre « d'orateurs » à Alain Chartier<sup>27</sup> et partageant l'héritage de la nouvelle « Institution Oratoire » annoncée dans le prologue du *Quadriloge Invectif*, ne se réclament que très rarement des orateurs athéniens. *Les Douze Dames de Rhétorique*, correspondance littéraire échangée entre George Chastelain et le poète bourbonnais Jean Robertet en 1463, aborde cet écueil. Espérant s'attirer la faveur de son illustre maître, Robertet adresse à Chastelain une épître enthousiaste où il compare le Rhétoriqueur à de glorieux ancêtres :

« Tu ressembles Gorgias Leonin  
 En oraison Pline second ou Tulle  
 En histoire Titulive ou Justin  
 Et Saluste qui fit le Jugurthin :  
 Poour commenter te rens egal a Julle  
 Nul autre escript le tien point ne recule  
 Avec les bons, soit Lactance ou Homere  
 Te puis logier, car filz es de leur mere. »<sup>28</sup>

Les mentions rapides de la rhétorique et de la littérature grecques, Gorgias et Homère, encadrent des auteurs latins mieux connus. Les noms grecs semblent des prétextes aux analogies plutôt que de véritables références.

De la même façon, Jean Molinet cite Homère comme prédécesseur de son travail historiographique dans le second *Prologue* de sa *Chronique* :

« Aultres exploits de petite value, capable de basse renommee, sont assis en hault game, pour avoir trouvé picteurs amoureux des images, lesquels ilz sont fardéz de couclurs apparentes pour avoir gloire entre les preux. Hercules, le robuste poing de Grèce, le dompteur des ravissans larrons et le fourdroyeur des terribles monstres sauvaiges, doibt richement guerdonner Omère et aultres picteurs qui, par leurs poesies et versifications heroiques ont augmenté sa vaillance jusques a soubtenir les cieux. »<sup>29</sup>

Mais cette référence, d'ailleurs assez curieuse, souligne, non la filiation du Rhétoriqueur, mais l'égle obligation que le héros ou le prince doivent à celui qui maîtrise la parole poétique et leur assure la postérité. La référence est un prétexte à une morale du « donnant-donnant », typique de la mentalité bourguignonne.

27. Alain Chartier, *Quadriloge Invectif*, E. Droz éd., Paris, Classiques français du Moyen Âge, 1923, p. 1 : « lointain immitateur des orateurs antiques ».

28. *Les Douze Dames de Rhétorique*, *op. cit.* (n. 26), p. 108.

29. Jean Molinet, *éd. cit.* (n. 8), II, p. 593.

De façon générale, les Rhétoriciens refusent les comparaisons avec des prédécesseurs grecs. Il est possible qu'ils les connaissent mal ; mais il est plus probable qu'ils remplacent les figures exemplaires par l'affirmation de leur propre personnalité. Telle est l'attitude d'un Chastelain dans les *Douze Dames de Rhétorique*<sup>30</sup>. La recherche d'une *sodalitas* contemporaine en est aussi le signe. S'ils faut trouver des maîtres, ceux-ci seront modernes : Jean de Meung, Boccace, Alain Chartier. Le Parnasse est contemporain. L'un des derniers membres du groupe, Symphorien Champier, résume tardivement l'idée désormais admise que le présent ne peut être dit qu'au présent, à l'égal des Anciens :

« Car à Hector il convient un Homere  
Et à Cesar des triumpnants le guide  
Les elerez escriptz de Vergile ou d'Ovide,  
A Bayard, quoy ? Un Dan, un maistre Alain  
Ung Jehan de Mehung, un George Chastellain. »<sup>31</sup>

La nouvelle Athènes se détache du souvenir de la Grèce antique pour favoriser ce que l'on commence à appeler la modernité. Chez Jean Lemaire de Belges, la liste des facteurs contemporains est un argument majeur dans la défense de la langue française entreprise dans la *Concorde des deux langages* :

« Et en ce alleguoit pour ses garants et deffenseurs aucuns poètes, orateurs et historiens de la langue françoise, tant antiques comme modernes, comme si Jehan de Meun, Froissart, maistre Alain, Meschinot, les deux Grebans, Millet, Molinet, George Chastelain, Saint Gelais et autres, dont la mémoire est et sera longuement en la bouche des hommes, sans ceux qui encoires vivent et flourissent. »<sup>32</sup>

Le rapport analogique avec la culture antique trouve un terrain plus fertile, car plus traditionnel, avec le duc et sa cour. Leurs portraits, dans les chroniques ou traités, sont ornés de comparaisons glorieuses avec les héros mythologiques, reposant sur une généalogie fantaisiste entre la Grèce antique et la Bourgogne du xv<sup>e</sup> siècle. Jean Molinet insiste sur le fait que les Picards de son temps montrent les qualités de ruse et d'ingéniosité d'Ulysse, ce qui

30. Sur ce point, nous nous permettons de renvoyer à notre article « Poétiques en mouvement : le "beau débat" des *Douze Dames de Rhétorique* », *Études de Lettres*, Lausanne, n. 4, 2002, p. 83-110.

31. Symphorien Champier, *Prologue des Gestes, ensemble la vie du preulx chevalier Bayard*, édition de 1525, fac-similé par D. Crouzet, Paris, 1992, p. 110-111.

32. Jean Lemaire de Belges, *Concorde des deux langages*, J. Frappier éd., Genève, TLF, 1947, p. 4.

« n'est merveille », « car les anciennes histoires nous enseignent que les Picquars descendirent des Gregois qui sur toutes nations, en science, en art et armes furent les plus recommandés » (*Chronique* I, p. 571). Mais si le système des analogies renversées fonctionne alors, il semble que les figures exemplaires utilisées s'éloignent du monde grec.

La première raison en est que les Bourguignons privilégient d'une façon visible le caractère héroïque et oriental des personnages : Jason l'Argonaute, Hercule sous les murs de Troie, les héros troyens eux-mêmes, comme Hector, qui est chez Chastelain le comparant le plus fréquent de Philippe le Bon<sup>33</sup>. La source du duché n'est pas Athènes, mais Troie — afin de faire pièce au roi de France sur ce sujet. Si Chastelain évite prudemment les généalogies lointaines, la *Chronique* de Molinet est ferme sur ce point. Comme les Romains et les Bretons, les Hennuyers et Flamands descendent d'Ylion (I, p. 229) ; c'est en l'an de la création du monde 2780, sous le règne du roi Abdon en Israël, que Bavon, cousin de Priam, quitta Troie en flammes pour l'Occident, jusqu'à trouver refuge en Hainaut et à fonder la Bourgogne, qui offrit plus tard, grâce à la reine Clotilde, la grâce chrétienne à la France (I, p. 230). Les *Illustrations de Gaule et de Troie* de Jean Lemaire de Belges amplifient jusqu'au chef-d'œuvre cette argumentation.

Le choix d'histoires ou de personnages liés à Troie permet de cumuler les avantages : combattre symboliquement la généalogie du royaume français en affirmant une filiation directe entre Bourgogne et Troie ; assurer le lien entre l'Orient d'hier et celui d'aujourd'hui, entre la quête des Argonautes et la Croisade et justifier ainsi la politique orientale de la Bourgogne ; montrer qu'un lien naturel existe entre Rome, fondée par Énée et les cités belges, pour justifier l'entrée du duché dans la sphère Habsbourg, héritière du Saint Empire.

Dans ce dessein, il va de soi que l'une des figures exemplaires les plus significatives est Alexandre, roi grec parti à la conquête de l'Orient, Argonaute comme Jason, cautionné par l'histoire autant que par la légende. Les ducs aiment y voir leur image, les écrivains

33. Sur les personnages exemplaires employés par les chroniqueurs bourguignons sous Philippe le Bon et Charles le Téméraire, voir T. van Hemelryck, « Les figures exemplaires au secours du héros bourguignon: exemples de chroniqueurs », dans *Rencontres d'Édimbourg-Glasgow (28 septembre-1<sup>er</sup> octobre 2001), Le héros bourguignon : histoire et épopée* (Publication du Centre européen d'Études bourguignonnes, 41), 2001, p. 39-51.

favorisent ce personnage<sup>34</sup>. Mais comme Jason, quoique de façon moins visible, le roi suscite de sourdes querelles parmi les artistes du duché.

Il jouit sans conteste de la faveur des dirigeants, puisque Philippe le Bon et son fils commanditent des traductions de Quinte-Curce, des mises en prose romanesques, des tapisseries et tableaux. Le parallèle flatteur s'accomplit également dans les frontispices des manuscrits qui montrent les poses parallèles et identiques des Valois et d'Alexandre, prêtant l'oreille aux enseignements, l'un d'Aristote, l'autre de Jean Wauquelin ou David Aubert<sup>35</sup>. Mais cette faveur crée aussi une concurrence entre les artistes, les uns rattachant Alexandre à la Grèce, les autres aux merveilles orientales. La mise en prose de Jean Wauquelin, commandée vers 1459 par Philippe le Bon, obéit à une logique de *translatio* traditionnelle<sup>36</sup>. Alexandre est l'archétype romanesque de la fonction de pouvoir, un exemple à méditer, Wauquelin étant un Bourguignon familier des analogies renversées, certaines remarques montrent que Philippe le Bon est le véritable modèle d'Alexandre, ce qui permet d'insinuer que seule la royauté du Grec manque à ce prince paré de toutes les vertus. Ce miroir se fonde sur une filiation argumentée entre les deux personnages, Philippe, « petit-fils » d'Alexandre (*sic*) et soutien naturel de la Croisade, ne peut que présenter de justes revendications sur les états orientaux. En 1468, à l'occasion de l'avènement du nouveau duc, le portugais Vasque de Lucène présente à Charles le Téméraire une traduction de Quinte-Curce qui prend le contre-pied du roman de Wauquelin<sup>37</sup>. Ce n'est pourtant pas le sérieux scientifique qui sépare Vasque de Lucène du remanieur, mais la perspective analogique : Alexandre n'est plus un modèle de royauté. Le conquérant grec est sujet à l'erreur et au doute. Il est le contre-

34. Sur la fortune d'Alexandre en Bourgogne, voir l'ouvrage fondateur de P. Meyer, *Alexandre le Grand dans la littérature française du Moyen Âge*, Paris, Vieweg, 1886 (en particulier t. II) ; l'étude plus récente de C. Blondeau, « Arthur et Alexandre le Grand sous le principat de Philippe le Bon: les témoins d'un imaginaire en mutation », dans *op. cit.* (n. 33), p. 223-246.

35. En particulier dans les manuscrits de Bruxelles, BR, ms. 8, f. 7 et Bruxelles, BR, ms. 6, f. 9, miniatures attribuées à Loyset Liedet, dans *Charles le Téméraire. Exposition organisée à l'occasion du cinquantième centenaire de sa mort*, P. Cockshaw éd., Bruxelles, Bibliothèque Royale Albert I<sup>er</sup>, 1977, p. 82-83.

36. Jean Wauquelin, *Les Faicts et les conquestes d'Alexandre le Grand*, S. Hériché éd., Genève, 2000.

37. Le texte de Vasque de Lucène n'a pas reçu d'édition moderne ; sur sa seconde traduction, une adaptation de la Cyropédie, cf. D. Gallet-Guerne, *Vasque de Lucène : la Cyropédie à la Cour de Bourgogne*, Genève, Droz, 1974.

miroir du duc Charles, prince chrétien et tout-puissant. Alexandre est un héros inachevé. Il tend explicitement vers un modèle qui n'est autre que le prince bourguignon du xv<sup>e</sup> siècle. Ce renversement de perspective, qui ébranle la figure du roi grec, est sans doute dû à un changement de climat politique en Bourgogne après 1468 : l'autonomie culturelle est désormais acquise ; les analogies avec la culture antique reculent et perdent de leur pertinence. La Bourgogne a dépassé la Grèce.

La destinée bourguignonne d'Alexandre est exemplaire des ambiguïtés qui se jouent sous l'apparente concorde culturelle du duché. Père spirituel des ducs de Bourgogne ou repoussoir de leurs ambitions, modèle révérent et dépassé, Alexandre exprime les tensions qui anime la culture bourguignonne de l'éloge. Qu'est-ce qu'un personnage bourguignon exemplaire ? A quoi sert la Grèce antique, au miroir du duché ? En 1454, George Chastelain esquisse des réponses à ces interrogations majeures dans sa pièce de théâtre, *Les Épitaphes d'Hector*<sup>38</sup>. Jouée à Nevers devant Philippe et la famille de Bourbon à l'occasion de négociations d'alliance, cette œuvre, l'une des premières en France à porter sur la scène un thème antique, ne laisse pas d'étonner par sa complexité. En apparence l'histoire s'inspire des *Dialogues des Morts* de Lucien, que la traduction de Jean Miélot a fait connaître quelques années plus tôt<sup>39</sup>. Alexandre, égaré dans les ruines de Troie, rencontre les tombes d'Hector et Achille. Leur lecture lui inspire des réflexions sur la gloire des Anciens et une louange d'Achille, vainqueur du plus grand des héros troyens. L'éloge provoque l'apparition soudaine d'Hector qui se plaint que la lecture d'Alexandre ne lui rend pas justice : il n'est pas tombé dans un combat loyal, mais a été assassiné traîtreusement. Après un débat assez animé, Alexandre se laisse convaincre. Endossant le rôle de Minos, il propose à Hector de faire venir Achille pour entendre ses justifications. Le héros grec, rongé par le remords, lutte pourtant farouchement pour sa gloire. Encouragé par Alexandre, Achille présente ses excuses à Hector, disserte sur les meurtres familiaux d'où naissent des guerres et des haines inexpiables et appelle à l'indulgence et à la concorde des

38. George Chastelain, *Les Épitaphes d'Hector (la Complainte d'Hector, titre moderne)*, éd. cit. (n. 6), VI, 167-202.

39. *Le débat d'honneur entre Hannibal, Alexandre et Scipion*, Bruxelles, BR, ms. 9278-9280, édité par A. Vanderjagt dans *Qui sa vertu anoblist. The concepts of noblesse and chose publique in Burgundian Political Thought*, Groningen, 1981, p. 151-180.

héros. Hector, magnanime, lui permet de reprendre son siège au sein des preux. L'acteur réapparaît pour rappeler aux spectateurs que la gloire des princes est une chose fragile et précieuse.

De quoi débattent les trois héros antiques ? Non seulement d'un crime contemporain, celui de Jean Sans Peur par les Armagnacs et de la réconciliation nécessaire avec la maison d'Orléans, mais de l'interprétation d'un crime. Au cœur de la querelle il n'y a uniquement pas le meurtre, mais la littérature qui en a gardé pour les hommes la trace : l'épithète mensongère, trop vite crue par Alexandre. Au-delà du sens politique proposé par Chastelain et qui joue sur la specularité des situations entre le mythe antique et la situation postérieure à 1430, c'est bien la réception des légendes anciennes à l'époque contemporaine qui est interrogée. L'acteur du prologue en avertit les spectateurs :

« Pour cause que en plusieurs hautes histoires  
Et au tableau des humaines mémoires  
Maintes choses du temps jadis passés  
Sont plusieurs fois prises et récitées [...]  
Ou trop parfond ou trop peu entendues,  
Ou trop ou peu à leur devoir rendues... » (VI, 167).

Or de ces histoires mal comprises, mal racontées dépend la gloire des héros, leur accès à un livre non mensonger, celui de la mémoire vive des spectateurs qui feront de l'aventure d'outre-tombe la leçon de leur propre présent. C'est pour reprendre leurs places dans le livre des mémoires qu'Hector et ses interlocuteurs mettront sur scène et en scène les dangers de la mauvaise interprétation. Mais qui est alors Alexandre, le mauvais lecteur ? Le conquérant de l'Orient n'est-il pas en 1454 une image du croisé Philippe, sauveur de la Chrétienté et arbitre des cours européennes ? En fait, Chastelain refuse d'enfermer les personnages grecs dans un système analogique strict. Les figures de référence sont toujours tournantes. Philippe est Hector, mais aussi Alexandre ; le héros et l'interprète du passé. Le mythe ne prend valeur que dans une lecture contemporaine ; les figures antiques ne doivent pas être des masques, mais des révélateurs d'identité :

« Et vous verrez nouveau piteux mistere  
Fondé en pleur d'envieillie matiere  
Et qui en soy ou en cas son semblable  
Vous pourra estre et servant et valable  
Miroir de vivre et de juger doctrine,  
De vertu règle et d'honneur discipline... » (VI, 168).

Chastelain insiste sur le fait qu'il n'y a sur scène ni *translatio*, ni filiation, mais une assimilation de la Bourgogne et de la Grèce, travail appelant à l'interprétation des contemporains, proposant une « nouvelle » écriture à « l'enveillie matière ».

La Grèce existe-t-elle en Bourgogne ? Antique comme moderne, elle domine les esprits, elle façonne les représentations, elle-même façonnée par la vision que le Moyen Âge se donne de lui-même. La Grèce est un miroir. Mais, comme la fontaine de Narcisse du *Roman de la Rose*, ce miroir est périlleux, porteur de diffraction et d'erreur autant que source d'une quête identitaire.

Pour qui considère l'évolution de la culture bourguignonne, de Nicopolis à Nancy, il est clair que la Grèce est porteuse d'une idiosyncrasie politique, culturelle, religieuse. Elle est d'abord le moteur d'un aller-retour des civilisations, source d'un travail sur la traditionnelle *translatio* médiévale. La Croisade au secours de Constantinople est symboliquement un voyage à rebours, de la modernité vers le passé qui lui a donné naissance. La Grèce byzantine, présente par ses ambassadeurs, s'efface dans les textes bourguignons face à l'exaltation de l'héritage antique. La vie du duché, sa naissance, son aspiration à l'autonomie, son apogée et son déclin trouvent dans l'Antiquité grecque un réservoir d'images et de fantasmes.

L'originalité bourguignonne face à ce modèle est double. A la fin du Moyen Âge, les souvenirs grecs sont des *pré-textes*, perdant leur autonomie face à la référence présente. La source des représentations est Bruxelles, non Athènes ; le duc, non le héros antique. La Grèce sert à attester qu'un nouveau Parnasse est né en Occident. D'autre part, la Grèce bourguignonne n'est pas un terrain neutre ; elle est une pierre de touche des divergences politiques, lorsqu'elle appelle à la Croisade ; culturelles, lorsqu'elle propose des légendes à réutiliser. En cherchant la nouveauté dans son mythe de fondation, en opposant les quêtes bretonne ou française à une Colchide originale, la propagande ducale trouve ses limites dans ses acteurs même. On se déchire sur Jason, on s'interroge sur Alexandre. Faut-il rejeter la Grèce comme comparant inadéquat des princes chrétiens ? Faut-il la réduire à un masque de fantaisie ? Au gré des politiques et des alliances, la Grèce antique des Bourguignons vacille : elle prend les couleurs de Troie, se dissipe dans un Orient de légende. Dans la *Chronique* de Molinet, les Picards, fils des Grecs, deviennent peu à peu les héritiers des empereurs de Rome, revenus avec Maximilien d'Autriche sous la coupe de leurs anciens maîtres. Tels sont les aléas d'une culture en construction. Modernité chré-

tienne ou antiquité glorieuse, promesse de conquête ou signe de fol orgueil : au miroir troublé de la Grèce, à l'heure où l'Europe s'éveille à la Renaissance, les écrivains bourguignons rêvent, dans l'espoir et l'inquiétude, le destin de leur duché.

Estelle DOUDET